

QUAND VICTOR HUGO ÉCRIVAIT AU *FIGARO*

Né sous Charles X en janvier 1826, le premier *Figaro* n'avait pas grand-chose à voir, à part son titre et son rythme de publication, avec celui d'aujourd'hui. C'était une petite feuille satirique de quatre pages ayant pour sous-titre la mention *Journal littéraire*, bientôt transformée en *Journal non politique*, précaution un peu ironique contre la censure. Les articles, consacrés en majorité au théâtre, n'étaient pas signés, la liste des rédacteurs reprenant celle des personnages de Beaumarchais. Numérisé sur l'inépuisable site Gallica de la Bibliothèque nationale de France, ce *Figaro*-là est encore d'une lecture divertissante, et réserve bien des surprises.

Dans la querelle qui divisait alors les *classiques* et les *romantiques*, il ne prit tout d'abord pas position, sinon pour rire des deux camps. Mais eu égard à la jeunesse de ses rédacteurs, il était naturel qu'il finisse par pencher du côté des *modernes*. Le 5 décembre 1826, il publie une pleine page sur le troisième recueil de Victor Hugo, les *Odes et ballades*. Le rédacteur exécute les poèmes royalistes comme « Le Sacre de Charles X » mais, exaltant les œuvres à la mémoire de Napoléon, relève déjà quelque chose de très vrai : « Chaque fois que le poète rencontre Bonaparte sur son passage, sa verve s'échauffe et son style devient aussi élevé que la fortune et la disgrâce de son héros. » Il n'est pas certain que Victor Hugo ait remercié le journal pour ce compte rendu mi-figue mi-raisin – en tout cas, il n'en reste aucune trace.

Le 24 janvier 1827, le nouvel ambassadeur d'Autriche à Paris, le comte Apponyi, donna une grande réception. Appliquant les consignes de Metternich, il ordonna à son huissier de ne pas annoncer les titres d'Empire des quatre anciens maréchaux de Napoléon pourtant tous ralliés à la royauté la plus légitime. Publiquement offensés, Macdonald, Oudinot, Soult et Mortier quittèrent aussitôt la fête. L'incident diplomatique allait agiter les chancelleries pendant plusieurs jours. Victor Hugo s'interrompit dans l'écriture de *Cromwell* : l'occasion était trop belle, il allait pouvoir chanter Napoléon avec la bénédiction de Charles X, réconcilier l'Empire et la Restauration, la Vendée et Waterloo, refonder l'unité nationale autour du souvenir de la Grande Armée. Il composa en une petite quinzaine de jours une ode vengeresse adressée à la colonne de la place Vendôme : « À quoi pense-t-il donc, l'étranger qui nous brave ? / N'avions-nous pas hier l'Europe pour esclave ? / Nous, subir de son joug l'indigne talion ! / Non ! au champ du combat nous pouvons reparaître. / On nous a mutilés ; mais le temps a peut-être / Fait croître l'ongle du lion. »

Le 9 février 1827, le très sérieux *Journal des débats politiques et littéraires* publie les vingt-huit strophes de cette ode, qui occupe à peu près la moitié de sa livraison. Victor Hugo s'est libéré de la tutelle de Chateaubriand et du royalisme de son enfance, il tend vers le libéralisme bonapartiste, et invente là une nouvelle poésie réconciliatrice et patriotique, écho sonore d'une France irritable et belliqueuse qui n'a pas fini de résonner, de Reichshoffen à Verdun, de Déroulède à Rostand : « Mais c'est le Coq gaulois qui réveille le monde ; / Et son cri peut promettre à votre nuit profonde / L'aube du soleil d'Austerlitz ! » Les journaux réagissent diversement à cette publication qui sonne comme un ralliement : les feuilles royalistes insultent son auteur, les libéraux applaudissent. Le petit *Figaro* choisit son camp en publiant le 11 février 1827 une nouvelle pleine page titrée tout simplement MONSIEUR VICTOR HUGO car, explique son rédacteur conquis en citant largement le poème, « il ne s'agit pas

seulement de vers, il est encore question de sentiments généreux, d'indépendance, de patriotisme, et il faut rendre à César ce qui appartient à César ».

Cette fois, César prend la plume et écrit de sa plus belle encre à « Monsieur le Rédacteur du *Figaro* / N° 1, rue du faubourg Poissonnière », une lettre que Jonathan Chiche, jeune libraire polyglotte et polytechnicien à l'enseigne de *L'Express de Bénarès*, vient d'exhumer dans son nouveau catalogue : « Monsieur le rédacteur du *Figaro* est toujours si bienveillant pour moi que je ne puis voir, dans son article d'aujourd'hui, qu'une suite de cette obligeante disposition à mon égard. J'irai un de ces matins remercier de vive voix monsieur le rédacteur pour cette fois et pour d'autres. En attendant, il obligerait beaucoup mon libraire en faisant savoir à ses lecteurs que l'*Ode à la Colonne* paraîtra dans deux jours, in-18 et in-32. / Je le prie d'agréer d'avance tous les remerciements de son dévoué / V^{or} Hugo. »

Cette lettre avait disparu, mais on pouvait en deviner la teneur par les *Mémoires d'un journaliste* de Villemessant, qui refonda le journal en 1854. Retraçant l'histoire du *Figaro* sous la Restauration, il raconta au passage la réconciliation de ce dernier avec Victor Hugo : « Le poète s'étant décidé à venir visiter les rédacteurs dans la cave qui leur servait de bureau de rédaction, les hostilités cessèrent ; mais ce ne fut que plus tard, sous le ministère Martignac, que le journal prit une position en avant dans le camp des novateurs et servit ouvertement trois maîtres : le libéralisme, le dieu Shakespeare et son prophète Victor Hugo. » En vérité, c'est dès ce 11 février 1827 que Victor Hugo est adopté par *Le Figaro*. Les piques disparaissent au profit d'éloges sans restriction, essaimés dans des articles variés. Le rédacteur pour commencer accède aux vœux du poète en faisant annoncer dès le surlendemain la parution en plaquette de l'*Ode à la Colonne*, et va même au-delà en ajoutant : « Nous parions qu'il ne sera pas vendu moins de dix mille exemplaires en dix heures. »

C'était un peu exagéré, même si cette plaisanterie deviendra réalité avec le succès des *Misérables*, en 1862. En attendant, cette ode marque une date importante dans la vie de Victor Hugo, qui a vingt-cinq ans le 26 février 1827 : il entre avec elle dans l'âge d'homme, écrira-t-il plus tard, c'en est fini de ses erreurs de jeunesse. *Le Figaro* changera encore plusieurs fois de forme, de périodicité, et de ligne de conduite, mais on avait un peu oublié son inconditionnel soutien au jeune poète au début de leurs deux longues carrières respectives, dont cette lettre retrouvée porte l'émouvant témoignage.

Jean-Marc Hovasse
Directeur de recherche au CNRS
(ITEM CNRS / ENS Paris)